

Dossier de candidature

Fiche de renseignements

Nom : Trudeau Beaunoyer

Prénom : Karianne

Date de naissance : 15 juin 1991

Nationalité : Canadienne

Adresse postale : 6678, 24e Avenue, Montréal, Qc, H1T 3M7

Adresse email : kariannetrudeau@gmail.com

Téléphone : +1 514 814-4964

Email : kariannetrudeau@gmail.com

Site internet : kariannetrudeaubeaunoyer.info

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui ☒ Non ☐

Profession habituelle : Écrivaine, enseignante, éditrice

Lieu de travail : Le Quartanier éditeur, Université de Montréal

N° de Sécurité Sociale : 286 097 076 (NAS - Canada)

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui, votre n° d'affiliation : Non

A la Maison des Artistes ? Si oui, votre n° d'affiliation : Non

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? *Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier.*

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel ?

Oui ☐ Non ☒

Période de présence préférée :

Octobre à décembre 2024 ☒

Avril à juin 2025 ☒

(les deux me conviennent)

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je serais ravie de travailler avec des classes de la cinquième à la terminale du lycée et avec des étudiants en licence. Grâce au volet « Une école accueille un artiste » du Répertoire Culture-Education du ministère de la Culture et des Communications du Québec et du programme « Poètes à l'école » de l'organisme Les Voix de la poésie, j'ai eu plusieurs occasions d'offrir des ateliers à des groupes de cinquième secondaire (équivalent de la terminale) et du Cégep (étape entre le lycée et l'université au Québec, où les élèves ont entre 16 et 19 ans) dans les dernières années. J'ai aussi réalisé des ateliers et des conférences dans des classes du premier cycle en plus d'enseigner la création littéraire comme chargée de cours au baccalauréat.

2. Avec quel public adulte aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ?
Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Travaillant bénévolement depuis 2019 en enseignement du français auprès de nouveaux et de nouvelles arrivants allophones, je serais particulièrement intéressée à animer des ateliers auprès de personnes dont la première langue n'est pas le français. J'ai aussi animé des cercles de lecture avec des groupes de femmes, de même que des ateliers de poésie ouverts à tous avec la revue de création littéraire Mœbius. Je m'adapte facilement à toutes sortes de publics.

3. Quel.le artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

J'aimerais beaucoup organiser une rencontre avec Amandine André (Aberrants & dinosaures, L'extrême contemporain, 2023) ou avec Marie de Quatrebarbes (Aby, P.O.L, 2022). L'une et l'autre me semble travailler à mettre au jour, avec une grande attention formelle, des vérités parfois passées sous silence. Avec André, je souhaiterais discuter des fantômes de l'enfance qui persistent, de la manière d'en rendre compte par des voix, du rôle de la répétition pour construire un effet de hantise. Avec De Quatrebarbes, c'est du rôle de l'art pour conjurer l'effroi du réel dont j'aimerais parler, de la manière dont les crises mettent la langue en jeu. Avec l'une ou avec l'autre, la rencontre pourrait prendre la forme d'une causerie, précédée ou suivie d'une courte lecture.

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui ☒ Non ☐

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui ☐ Non ☒

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ?

s.o.

Pièces obligatoires à joindre

Pour faciliter la lecture, merci de rédiger vos documents en police Times New Roman, taille 12 et interligne 1,5.

☒ Une note de présentation du projet d'écriture (2 pages maximum)

☒ Une bibliographie (1 page maximum)

☒ Un exemplaire papier et PDF de votre dernière publication

Note : J'ajoute une petite note pour signaler que je me doute que le déplacement du Québec jusqu'à Rennes ne pourrait être pris en charge par la Maison de la Poésie (puisque'il est question d'un aller-retour en train ou en voiture), mais qu'il est possible pour moi d'obtenir une bourse de déplacement de la part du Conseil des arts du Canada ou du Conseil des arts et des lettres du Québec.

La face cachée

J'aspire à poursuivre la quête esthétique que j'ai entreprise dans mon premier recueil, *Je suis l'ennemie*, inspirée d'un rapport au réel qui ne ferme pas les yeux devant l'étrangeté qui se cache derrière les choses et qui anime les objets les plus quotidiens. En ce sens, je voudrais profiter de cette résidence pour poursuivre l'écriture d'un deuxième recueil de poèmes en prose qui mettent en scène des personnages confrontés à des lieux, à des peurs, à des désirs ou à des trésors depuis longtemps enfouis qui remontent, au fil des textes, à la surface de leur corps ou de leur monde. Intitulé *La face cachée*, il s'agirait de fouiller ce qui disparaît de la vue mais continue d'agir, ce qui remonte des profondeurs pour ressurgir dans le présent. La face cachée, c'est le côté obscur de quelque chose, l'aspect secret ou inaccessible d'une personne ; on ne peut la voir. C'est aussi parfois quelque chose qu'on refuse de voir pour ce qu'elle est. M'intéressent tout particulièrement cette tendance, tout humaine, de se voiler les yeux devant certaines horreurs, devant certaines laideurs parfois difficiles à s'avouer à soi-même. C'est donc sur la polysémie de l'*enfouissement* et sur le vaste réseau de sens qui peut se créer autour de la problématique de la face cachée que se fonde ce projet, inspiré entre autres par la réflexion sur la gestion des déchets de Lucie Taïeb dans *Fresh Kills. Recycler la terre* (2019). Elle écrit, à propos du gigantesque dépotoir à ciel ouvert de Staten Island qui a cessé ses activités en 2001, qui a servi à recueillir les débris des attentats du 11 septembre 2001 et qui est devenu un grand parc récréatif recyclé : « Ce qui me frappe surtout, c'est l'enclave mentale que nous nous construisons, l'illusion d'une ville propre, d'où disparaissent comme par magie tous les déchets, toutes les salissures. [...] Les lieux que nous ne voulons pas voir, les séparations mentales que nous construisons entre ici et là-bas (qui peut être juste à côté de nous), sont pléthores. » Lucie Taïeb montre bien comment « les déchets ne disparaissent pas, ils sont simplement déplacés, hors de notre vue ».

Les « personnages » qui peupleraient ces poèmes en prose auraient tous quelque chose d'un peu décalé, d'un peu à côté. Par exemple : une adolescente boulimique revit sans cesse la même journée, dans une sorte de compulsion de répétition qui redouble sa compulsion alimentaire ; un homme rangé, fonctionnaire qui travaille de 9 à 5, se découvre un talent caché de ventriloque et fait croire à ses collègues qu'un fantôme hante le bureau où ils travaillent ; un groupe de plongeurs amateurs tombe nez à nez avec la partie immergée d'un

La face cachée

iceberg, qui se révèle abriter une discothèque ; une femme incapable de tomber enceinte découvre qu'elle possède des testicules cachés à l'intérieur de son ventre et qu'elle sécrète du sperme ; un débordement de sa fosse septique inonde une maison dont les habitants doivent apprendre à composer autrement avec leurs excréments ; un enfant en visite dans un château médiéval avec ses parents tombe dans la fosse couverte d'une trappe basculante, où l'on faisait tomber ceux dont on voulait se débarrasser, appelée « oubliettes » ; une scénariste qui avait décidé d'abandonner un de ses projets voit au cinéma, des années plus tard, le film qu'elle avait à l'époque voulu réaliser. Le reflux qui les affecterait et la manière dont ces différentes choses qui remontent à la surface les transformeraient serviraient à filer, au fil des différentes sections du recueil, une réflexion sur la façon dont certains événements de l'histoire personnelle et collective *ne passent pas*, demeurent en latence, sur les affects qu'ils charrient ne sont sans cesse qu'en attente d'être réactivés.

En cela, mes réflexions et ma recherche seraient également informées par la pratique de *land artists* comme Ana Mendieta, Beverly Buchanan et Alice Aycock. De la première, je retiens sa série *Siluetas* [Silhouette], réalisée entre 1973 et 1980, dans laquelle l'artiste insère *physiquement* son corps dans le paysage. Beverly Buchanan a quant à elle créé, en 1981, une installation intitulée *Marsh Ruins* [Les ruines du marais] dans les marais de Glynn en Géorgie, à quelques kilomètres de l'île St Simons, où un groupe d'esclaves s'est suicidé en 1803. Elle a planté, dans les marais, trois coffrages en béton qu'elle a recouverts d'un mélange de sable, d'eau et de chaux qui était utilisé dans la construction des plantations et de quartiers d'habitation des esclaves. La sculpture s'est progressivement fissurée et les coffrages se sont enfoncés dans la boue. Buchanan a capté ce processus d'érosion en vidéo. C'est finalement la figure du labyrinthe et les sentiments de claustrophobie qui animent le travail de l'artiste Alice Aycock, dont l'installation *Low Building with Dirt Roof (For Mary)* m'interpelle particulièrement. La plupart de ses pièces invitent les spectateurs à ramper et à grimper dans des espaces sombres, alors qu'elle cherche, dit-elle, à recréer la peur qu'elle avait, enfant, de s'endormir la nuit, de tomber dans la noirceur et de ne plus jamais se réveiller. Ces monuments éphémères évoquent le rapport que la terre entretient aux atrocités qui s'y sont passées, la façon dont elle est capable de s'en débarrasser, de les expurger. Mais ils signalent aussi l'incapacité de la terre à guérir complètement. C'est cette ambivalence qui motive mon projet.

La face cachée

Il s'agirait, dans l'écriture, d'un projet qui s'inspire aussi, à certains égards, des recueils de nouvelles de Samantha Hunt et de Ramona Ausubel. Dans *The Dark Dark* (Hunt 2017), des choses étranges se produisent et se glissent dans les interstices de scènes de la vie quotidienne. Samantha Hunt fait s'immiscer la magie dans des vies ordinaires, les vies de personnages qui se transforment, dont les corps changent et qui, parce qu'ils se tiennent sur la fine ligne entre deux états, permettent de sonder plus profondément ce que ça signifie d'être humain. Ramona Ausubel a elle aussi recours, dans *A Guide To Being Born* (2013), à des événements légèrement surnaturels pour explorer le cœur de la condition humaine. Autant dans sa forme que dans les thèmes choisis pour l'écriture, mon projet est également influencé par l'androgynie, les paroles des chansons et le *spoken word* de Jenny Hval, par les visions insolites de Sylvia Ocampo, par l'attrait pour le macabre et la satire de Leonora Carrington, par la façon de revisiter ses souvenirs d'enfance de Dorothea Tanning. Le travail de Laura Vasquèz, d'Arno Cajella, de Liliane Giraudon et de Florence Pazzottu m'inspire également.

ASUBEL, Ramona, *A Guide to Being Born*, New York, Riverhead Books, 2013.

CAJELLA, Arno, *Tu ouvres les yeux tu vois le titre*, Paris, Le Nouvel Attila, 2018.

CARRINGTON, Leonora, *The Complete Stories of Leonora Carrington*, St. Louis, Dorothy, a Publishing Project, 2017.

FREITAS, Angélica, *Rilke Shake*, Dijon, Les Presses du réel, 2023.

GIRAUDON, Liliane, *Une femme morte n'écrit pas*, Dijon, Les Presses du réel, 2023.

GIRAUDON, Liliane, *La poétesse : homobiographie*, Paris, P.O.L., 2009.

HUNT, Samantha, *The Dark Dark: stories*, New York, Straus and Giroux, 2017.

HVAL, Jenny, *The Practice of Love* [CD], New York, Sacred Bones Records, 2019.

LAVELLE, Patricia, *Bye Bye Babel*, Dijon, Les Presses du réel, 2023.

LUCAS-GARY, Amélie, *Grotte*, Aix-en-Provence, Éditions Vanloo, 2020.

OCAMPO, Silvina, *Sentinelles de la nuit* (traduction de l'espagnol par Anne Picard), Paris, Des femmes, 2018.

PAZZOTU, Florence, *Alors*, Paris, Flammarion, 2011.

VASQUÈZ, Laura, *Le livre du large et du long*, Paris, Éditions du Sous-sol, 2023.

ÉCHO POÉSIE

✱

N^o 11

JE SUIS L'ENNEMIE

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada (CAC)
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière
du gouvernement du Canada.

Canada

—

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion en Europe : Harmonia Mundi Livre

—

© Le Quartanier et Karianne Trudeau Beaunoyer, 2020

Dépôt légal, 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

—

ISBN 978-2-89698-616-3

Karianne Trudeau Beaunoyer

JE SUIS L'ENNEMIE

POÈMES

SUIVI D'UN ENTRETIEN
AVEC L'AUTRICE



Le Quartanier Éditeur

Le Quartanier Éditeur
C. P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8
www.lequartanier.com

Couvre la mémoire de ton visage du masque de celle
que tu seras et fais peur à l'enfant que tu as été.

ALEJANDRA PIZARNIK
Extraction de la pierre de folie

Il arrive, pendant les grossesses gémellaires, qu'une des jumelles meure spontanément. Parfois, le placenta assimile les restes du fœtus. Parfois, la mère ou la jumelle survivante les incorpore, sous la forme d'une tumeur contenant des os, des poils, des dents, du cartilage immature ou des fragments de tissus.

OÙ VONT LES MORTS ?
D'OÙ VIENNENT LES ENFANTS ?

Prologue

Ici, de la poussière. Le mot *poussière* n'existe pas encore. Seuls existent les jours d'avant les jours, la couleur de la suie, une galerie de fées d'eau douce. Nous sommes fébriles. Dehors, l'univers est rempli de dangers. Dehors, un arbre tombe et le bruit de l'arbre qui tombe résonne jusque dans notre caverne. Un arbre tombe et la poussière remuée par sa chute colle aux parois. Un arbre tombe et tout se passe comme si rien n'avait précédé sa chute, comme si l'arbre n'allait jamais finir de tomber, comme si nous risquions de sombrer avec lui, sèches, gauches et finies, nous. Tout se passe comme si l'arbre, c'était nous. Au cœur de notre tronc sectionné, nos nerfs se déploieraient en des cercles concentriques, ils dessineraient des anneaux. Il y en aurait peu, pas assez pour garantir que nous avions vécu.

Nous nous tenons sous les cloisons molles d'un drap déposé sur quatre chaises au vernis usé. Du bout des doigts, j'arrache des écailles des pattes de bois. Quand tu étires les bras, le tissu forme une pointe, puis tu replies les coudes et le plafond se relâche vers l'intérieur, l'espace se resserre. De nous deux, tu es celle qui conserve sans jamais se lasser le goût de rapter, de ne pas faire de bruit, de mener une existence ténue. Notre pensée engendre notre monde. Nous n'avons pas grand-chose pour nous distraire : une bille de la taille d'un ongle, qui traînait là, la perle, surgie tout à coup du drap écarté. Nous nous avons. Tu me proposes un jeu. Je ne pressens rien de tes manigances, je te fais confiance, comment pourrait-il en être autrement ? Tu es légère, entêtée. On joue à faire le mort. La première qui remue a perdu. Veux-tu, ma mie ? Veux-tu ? On joue ?

Nous nous installons face à face. Nous devons nous regarder sans jamais cligner des yeux. Ne jamais les détourner, ne pas ciller, ne pas nous perdre de vue. Qu'est-ce qu'on gagne ? Tu hésites, jettes un regard vers la bille posée dans la poussière entre nous deux. Quand tu rives tes yeux aux miens un instant plus tard, le pacte est scellé. Je résiste, les larmes montent, elles coulent sur mes joues, je ne cède pas, je garde les yeux ouverts, les imagine se flétrir, déshydratés, plantés dans les tiens. Je suis résolue, la bille sera à moi. Œil pour œil.

Nous régnons sur le temps. Tu aimes, plus que moi, te voir être la morte que tu seras. Ça me fatigue, toute cette acuité, toute cette attention. Je ne sais pas si c'est pour me rendre service, si tu sens mon inconfort, mon ennui, mais pour nous sortir de cette impasse tu dis : c'est quoi, ça ? pointant ma poitrine. Je baisse les yeux, tu tends la main, je m'élance. Dans la collision, la bille rebondit et roule hors de la cabane.

Il faut sortir.

Tu es moins hardie que tu en as l'air. Tu resteras pour surveiller notre abri. Je dois traverser un rideau noir. La poussière me suit, inutile de chercher à m'en débarrasser. J'essaie. Je remplis ma bouche de poignées de poussière. Je renonce. La poussière recouvre tout. Elle étouffe le moindre bruit. Impossible d'avancer sans tracer de petits sillons. J'avais trop peur pour rentrer tout de suite. J'ai marché longtemps à la recherche de la perle. Quand je suis revenue, tu avais disparu, et le drap, et les chaises aussi, et soudain la maison avait perdu sa souplesse, une femme s'affairait dans la cuisine et, dans mes mains, la bille avait perdu sa valeur.

Ma mère découpe des photos pour ne garder que des silhouettes. Elle s'est assise sur le tapis, elle rénove les albums de famille. La famille, c'est moi, c'est juste moi, tous mes âges, tous mes états. J'assiste au massacre et je ne peux rien pour l'empêcher. Je viens du futur. Je regarde un fantôme manier des ciseaux. Il lui faut d'abord souffler sur la couche de saleté, frotter pour que la couleur apparaisse. Ma mère découpe. Elle jette d'un côté les retailles, de l'autre les corps et les visages. Les contours sont grossiers, arrondis. La couleur d'un mur, la texture d'un meuble, le temps qu'il fait se devinent parfois dans l'intervalle préservé entre l'étoffe d'un chandail, des doigts écartés, un chapeau extravagant, et ce qui des images est détruit.

Je soulève aujourd'hui la pellicule adhésive qui protégeait ces figures censées me représenter. Je vide page après page des albums qui se peuplent de grands cernes jaunes de forme humaine. Leur cœur est blanc. J'étale les images, je mêle les sorts, sur le sol je cache les visages les uns derrière les autres. Te souviens-tu de nos poupées de papier, de leurs vêtements fragiles qui tombaient tout le temps ? Je les réunis par paires et elles jouent, elles s'échangent des coups d'œil complices et elles rient. M'as-tu vue ? J'ai des cheveux, maintenant, beaucoup de cheveux, ils sont épais. Je les coupe court. J'ai des dents. Tellement de dents qu'il a fallu m'en arracher pour éviter qu'elles poussent toutes croche. Des cheveux et des dents pour deux.

Tout a eu lieu avant l'oubli et même l'oubli. Chaque instant qui passe m'éloigne davantage de ce que j'aurais voulu dire de la poussière quand je ne connaissais qu'elle, sa chaleur enveloppante et opaque. Les personnages des photos, je les suis devenue tour à tour en attendant celui qui les recèlerait tous. Enfin un costume aux coutures invisibles, une peau de rhinocéros. Pour qu'il y ait eu un mort, faut-il qu'il y ait eu un crime ? Et s'il y a eu un crime, est-ce que je suis coupable ?

Je n'ai jamais su que commencer. Trembler est mon secours. Depuis la poussière, c'est chaque jour les mêmes scènes rejouées, noires comme les chambres. Les images, même les plus vraies, doivent être répétées, et pour être répétées, elles doivent être inventées.

— Alors, ma miette, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais m'occuper de ma vie.

I

AVANT LA MUE

J'APPRENDS À BIEN FAIRE
POUR NE PAS ME FAIRE REMARQUER

Parler, c'est loin, c'est passé là-bas, c'est aux antipodes des lieux qu'habite notre famille et personne n'y vient avec moi. Je parle du fond du fleuve, de la forêt d'où l'on voit les voitures filer sur l'autoroute, je parle dehors, à travers la brèche dans la clôture de métal. Je parle le plus souvent assise, le plus souvent toute seule. Je parle et les arbres bruissent, je parle et les fourmis montent dans mes jambes, je parle et le ciel se fend en deux. J'attends une réponse qui jamais ne serait celle que j'attends. Quand je parle d'amour, il y a un silence de mort. Il y a cette maladie qui court autour de moi.

Je n'étais pas née quand ma mère est morte. Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, ce n'est pas vrai que c'est moi qui l'ai tuée, quoi qu'en disent les murs tombés et les fantômes, le salon vacant, et ma tête aussi, vide, pleine, vide, la tête, vide-la, ta tête, ma petite, ne la tiens pas, ne tiens pas tête, non, laisse-la rouler, ta tête, laisse-la tomber, ta tête, je suis là, maman est là, elle va en prendre soin, une si belle tête, ronde, la tête, une sphère parfaite, une planète, une si belle tête, il ne faut pas gâcher ça.

Fantôme : lumière mauvaise, roi fou, petit soldat, moitié, miette, une image qui grince au contact de l'air. La douceur de l'eau qui se retire. La surface gonflée d'un papier trempé. Un personnage innommable. Une boîte d'objets perdus. Une offrande refusée. Le son de la poussière qui retombe. Imaginez une vision myope. Imaginez votre peau ramollie par l'eau, imaginez la pincer très fort entre vos doigts.

Quand j'aurai cent ans, maman sera morte encore, et mes chats et mes amies aussi. Ce sera comme d'habitude, on fera une fête, sur la banderole on aura écrit BRAVO, LES MORTES. Il y aura des pâtisseries et des jeux, et tout le monde sera très content d'être là, et les chats paresseront dans les manteaux sur le lit, et les mortes rattraperont le temps perdu. « Ça faisait longtemps que je t'avais pas vue ! » Et ça rira, ça rira tant qu'à la fin, quand elles seront parties et les chats aussi, il me faudra balayer les mâchoires sur le plancher. Puis j'irai border maman.

Ma mère, elle dort souvent, elle dort beaucoup, le lit est défait, elle a des migraines, elle est fatiguée, elle ne fait pas à souper, elle va se coucher. Elle ne meurt pas, vous savez, elle dit seulement « j'aurais envie de mourir ». Dans *j'aurais envie de mourir*, le conditionnel me rassure. Moi, j'ai envie de manger du sable dans mon moule bleu de château. Assise dans la tortue en plastique, j'ai envie de boire l'eau qui croupit dans sa carapace. J'ai envie d'un bisou sur le front. Je me coucherais, repue et lourde, clouée au matelas par le poids du sable et de l'eau mélangés dans mon ventre.

Je suis sous surveillance. Quand on me sert du poisson, on m'oblige à mastiquer longuement, jusqu'à liquéfier la chair pour être certaine qu'il n'y aura pas d'arête dans la bouchée que je vais avaler. À la table en mélamine, pendant le souper, ce serait si vite arrivé, si vite passé, je n'aurais plus à me soucier de ça, la mort. Ou bien ce serait sournois, l'arête se dissimulerait dans mon œsophage, elle s'éveillerait après des mois d'un long sommeil puis migrerait vers le cœur ou un poumon. Si seulement je réussissais à m'en glisser une sous la langue sans que personne s'en aperçoive. Je deviendrais peut-être un poisson. J'aimerais bien devenir un poisson. En temps de sécheresse, le lépidosirène s'enfouit sous terre, où il peut vivre plusieurs années, se nourrissant de ses propres muscles, protégé par une enveloppe qu'il secrète lui-même. Je serais tranquille.

Parmi les choses qui doivent finir : la chicane, qui n'est pas drôle, qui fait des trous dans les murs. La journée, il faudrait qu'elle finisse, ce serait ça de gagné. L'hiver aussi, si vous voulez mon avis, l'année, le siècle, ce cauchemar où le temps s'étire et se répète.

Jour après jour la même série de gestes. Je respire un bon coup, je ravale, je nettoie les dégâts, je m'arrête pour consoler maman, je rassemble les morceaux : les morceaux de maman dans le lit avec les morceaux de maman, les morceaux de verre dans la poubelle. J'évite papa, ses yeux, ses mains blanches, serrées, nerveuses, je rassure la voisine d'un sourire. Ce n'est rien, un bête accident, parfois je suis si inquiète que les mots se bousculent, alors j'essaie de me soulager en me tapant la tête sur quelque chose. Je nettoie, je tâche de ne pas me couper (je dépose les tessons sur ma langue, les fais glisser contre mon palais, je racle la douce paroi de mes joues, j'aspire, je déglutis).

Pendant qu'il dit les noms d'animaux qui tombent raide morts de sa bouche, je dresse la liste longue, la liste noire, de ce qu'il ne faut pas oublier.

Ce n'est pas compliqué, si je le pouvais, je disparaîtrais. J'irais le plus loin que je peux à l'intérieur de moi, j'irais dans ma chambre, rejoindre mes petites histoires, avec mes petits personnages. Dans cette chambre avec mes histoires et mes personnages, je sens que ce n'est pas moi qui regarde les meubles. Je sens que les meubles me regardent. Ce n'est pas une question d'avoir des yeux. Il existe des yeux qui voient mais ne regardent rien. Ce n'est pas une question d'oreilles, même si les murs en ont. Le silence des meubles est différent du silence de la maladie de ne pas parler. Leur silence a quelque chose d'une vie guidée par de fermes intentions. Regarder requiert la volonté inflexible de voir ce que l'on voit, d'être attentif à ses désirs. Je m'excuse, chaise, d'avoir crié. J'étais tellement fâchée.

On m'envoie jouer dehors, dans le trafic, prendre l'air, chez le diable. Je cueille les pissenlits devant l'immeuble à logements. Les mains verdies, je décime le chiendent, j'arrache le trèfle, j'efface l'épervière. Je rentre toute sale. Ma mère s'occupe de moi. Elle mouille son pouce de salive, frotte ma joue tachée de rouille. Elle s'est munie d'une débarbouillette et de savon blanc, elle frotte, elle gratte, mais je reste opaque et sale, une ombre disproportionnée aux talons. Je suis indélébile, je suis là pour de bon. J'échappe à son étreinte. Je cours dans ma chambre. Dans mes paumes subsistent par dizaines des crevasses bleues : l'empreinte enflée de chaque petite roche d'asphalte.

Un jour j'apprends à conjuguer des verbes. Il n'y a qu'*aimer* qui me résiste : je refuse de l'utiliser. Je préfère dessiner des rangées de boucles quand il surgit dans les dictées (un son sourd, un chant venu des vagues). Je perds des points pour qu'on ne me traite pas de chouchou. Je n'aime que le passé simple, son sens du récit, les actions achevées et brèves (les choses qui ne durent pas me rassurent).

Je perds des points mais on voit clair dans mon jeu.
À la récréation, nous nous sommes d'abord évitées,
nous, les studieuses que poursuivent sans réfléchir
les garçons. Il est trop tard pour nous racheter à leurs
yeux. Nous aménageons sous le préau une cachette
où fuir leur salive, l'énigme de leurs sentiments. S'ils
nous aiment, ils n'en montrent rien. Ma mère va me
tuer, dit l'une de nous en dépliant ses lunettes cassées.

Je crains, je veux la main qui touche une excroissance
ou une échancrure, le pelage des chats errants, les fils
de fer dans ma bouche, mes broches, les barbelés où je
passe mes journées à promener la langue, à imaginer
dans ma bouche une langue qui n'y habite pas déjà.

Chacune connaît les règles du jeu : les feuilles volées aux arbres pour son herbier ne survivront pas entre les pages du *Larousse illustré*. Ni la langue ni la main ne peuvent attraper les ombres de nos corps en mouvement.

La nuit je compte les heures, mes yeux ouverts sur le plafond. Je ne dors pas, je réfléchis à des choses importantes, comme l'air que je stocke dans mon ventre. Je me pose toujours plus de questions. À force d'avaler le ciel noir, pourrais-je léviter, sauver mes rivales et mes amies, la lumière, les animaux morts aux pieds de mon père ? Les murs tournent.

Ma mère sur le carrelage, je la recueille. Je soulève ses jambes, les appuie sur le bord du bain pour renvoyer le sang à la tête. J'étreins sa chair nue, je cache les seins énormes, le sexe et les ecchymoses. J'absorbe la couleur de ce qui me touche. Je ne peux pas regarder de trop près. Si je voyais son corps de trop près, je verrais l'eau de naissance irisée qui ruisselle, j'entendrais d'entre ses cuisses surgir son feulement d'accouchante et je finirais enfuie.

Elle est de celles qui ont sur le bout de la langue une idée assassine. Moi aussi, dans la gorge, j'ai deux morceaux de moi, les demi-mots d'une promesse et les pas d'une danse secrète, les mots d'un amour, d'un amour sans générosité, qui se gardent d'être prononcés.

Je brave les interdits. Je lui mets du rouge à lèvres.
Je lui chante des berceuses. J'ouvre la pharmacie.
J'ouvre les piluliers. Je compte les comprimés, je ne
dis rien, je ne dors pas : je soupire, j'accuse, je m'en
veux, je blâme, j'agonise. Je dessine mon testament.

Elle et moi, nous avons une date d'expiration au-delà de laquelle je deviendrai l'enfant de personne, la déserteuse du temps des habitudes. J'oublierai la comptine des trois petits chats, les macaronis de mes colliers se dessècheront, craqueront, blesseront la plante de nos pieds.

Vos enfants, vous les vouliez sages comme des images.
Vous n'en avez eu qu'une, folle, son ombre détachée
de son corps, une armée de taches à ses trousses,
poussant des cris aigus pour repousser dans le rêve
la menace des êtres gris qui s'étaient échappés.

On pense que c'est la lumière du soleil qui jaunit le dos des livres. Mais ce qui affecte la matière ne peut impressionner notre œil. Les objets absorbent les photons, et les photons les grugent de l'intérieur. Au musée, les peintures craignent certaines lampes mais pas d'autres. Les polymères peuvent devenir friables. Les pigments perdent leur intensité. La mélanine colore la peau. Sous l'effet de la chaleur, les matières organiques se décomposent plus rapidement.

Mille fois j'ai vu à l'œuvre la détérioration, je sais prendre soin de la laideur. Personne ne m'a montré comment, c'était, comme ils le diraient, en moi. Ils disent ça parce qu'ils ignorent de quoi je suis capable : la pénétrer, la laideur, voler son secret, et l'aimer contre son gré. Ils me connaissent si peu, si mal, ils ne soupçonnent pas que la poussière avale même la lumière la plus vive et que les petites filles se dévorent entre elles.

J'ai pris ma mère sur mes épaules, je l'ai laissée s'y reposer. Nous avons marché longtemps, son corps effondré plus large que mon dos qui pourtant continuait de la supporter. Le sol où nous marchions n'était pas la surface de la Terre, nous pouvions parfois dormir, il suffisait de se laisser prendre, le vent nous berçait. Enfin nous étions devenues fantasques et inoffensives. Peut-être nous sommes-nous trop approchées du crématorium. En fondant, ses muscles ont traversé ma peau.

Le lieu où nous arrivons est une chambre, un gouffre, un banc, une gorge, un arbre, une ellipse, une ville, un ordre, une chanson, un livre. C'est le jardin de ruines et de lilas où je l'abandonne.

Les masques de mère sur mon visage potelé, je les enlève, je les accroche. Je vous prie de veiller sur moi, désormais, mes belles coquilles inutiles, pendant que je déterre bulbes de narcisses et racines véreuses pour que la force originelle renaisse intacte.

J'écris une lettre d'adieu. J'ai noirci toutes les feuilles. Je recommence dans la buée sur le miroir. Ma bouche, quand elle s'en approche pour y souffler, pourrait dévorer mon visage. Je suis l'ennemie, chaque fois revenante. L'ennemie me jauge, elle plisse ses yeux de fillette féroce, retrousse ses lèvres, son nez. Elle lèche une de ses pattes et s'éloigne silencieusement.

On transforme la salle de jeu en chambre pour ma grand-mère. Je finis de grandir en sa présence douce. Nous assemblons des chaises de bois pour asseoir la mort et la regarder en face.

DES MASQUES AUX YEUX PROLIFIQUES

Une boîte à souvenirs pleine de trous dont les souvenirs s'échappent. De temps en temps la couleur du ciel s'assombrit et le ciel tombe dans la boîte, alors je ris doucement, et quand je ris, voyez comme j'ai des rides. Je ris beaucoup malgré les catastrophes, je veux rire en silence, mais j'entends ma peau se fendre quand je ris alors je fredonne, curieuse, un air joyeux, je parle, je m'obstine à traîner la boîte mouillée, une pâte entre mes mains, une boule de pâte molle où j'enfonce les doigts. J'y creuse un terrier, je m'installe, j'attends que l'orage passe.

Ce qui me paraît beau en moi : le renforcement de mon ventre quand je me couche sur le dos, l'inters-tice entre mes bras et mes côtes quand je me tiens debout et droite. Mes cuisses ne se touchent pas sauf lorsque je suis assise. Rarement je cours et alors je guette le moment où aucun de mes pieds ne touche le sol. À la lisière de ma nuque se dessine la courbe du monde. Je me fais petite, je diminue autant que je le peux. Le corps encaisse même quand ce n'est pas lui qui prend les coups, la panique et l'impui-sance engourdissent mes membres, crispent mes os.

Je presse l'arête de mon nez avec le trapèze carpien pour que mon nez prenne moins de place. Je m'enfonce les doigts dans les joues pour qu'elles se creusent, pour qu'à la longue mon corps corresponde à l'idée que j'ai d'un corps.

En fondant sa peau dans la mienne, ma mère m'a légué son métabolisme, sa digestion des graisses et du désaveu. Ils s'ajoutent au nez droit de mon père et aux yeux bleus de ma grand-mère. Ma mâchoire est trop étroite pour mes dents d'adulte. Toutes les parties de mon visage penchent.

À cinq pieds neuf, quatre-vingt-dix livres, je sens mes côtes sortir de leur cage. Avec un couteau dentelé, je décide de les extraire. Je choisis la plus courte, la côte flottante, et j'enfonce la pointe dans les yeux de ceux qui n'avaient pas encore remarqué ma lente disparition.

Je continue avec les jambes. Ce sont elles qui savent les choses utiles, elles qui cèdent toujours en premier, qui ramollissent, chancellent, menacent de s'effondrer. Je m'en désencombe. (Parler n'exige pas de se tenir debout, alors j'avance vers où je tends la main.)

De la tête aux hanches, cela suffit, cela est encore de trop. Penser aux organes vitaux m'exaspère. Je ne parviendrai pas à fuir mes origines si je passe mon temps à m'inquiéter. Un humérus soudé au crâne, cela fera l'affaire. Il me reste le cerveau et la main.

La beauté se déchire, l'orage me remplit. Et la pluie
cède sa place au poids d'une fraise. Sept calories, je
l'ai appris par cœur et le récite en équeutant le fruit.

Je croyais qu'il était facile de désirer, que c'était un geste volontaire. Je ne me réclame de rien. Je déplie mon ventre, l'assois à la table, devant la déferlante de leurs sexes. La viande me roule dans la bouche, elle ne se déchire pas sous la dent. Le cœur me lève mais j'entasse la chair filandreuse au fond de mes joues et je souris je souris je souris.

Je dessine une porte en laissant courir mon bras le long d'un mur. Si je franchissais le seuil de cette porte, me retrouverais-je derrière le plâtre ou au centre de la Terre ? Quelqu'un viendrait-il m'y chercher ? Cette personne embrasserait-elle même mes yeux, comme si elle était tendre ? Je veux toucher ce qui échappe à ma vue. Je ne sais pas ce que j'appelle. J'appelle, je n'ai pas peur de ma maladresse, ni de ma gaucherie, ni des blessures à naître de la force de mes bras.

« Tu ne dis pas à bientôt, tu attends, tu ne dis pas non, tu ne dis pas va-t'en, tu ne dis pas reste, tu ne dis pas je vais mal, tu ne dis pas non plus je me sens bien.

— Je dis je suis fatiguée plutôt que je suis triste. Je ne dis pas écoute-moi, je ne dis pas s'il te plaît, écoute-moi. Je n'attends rien de personne.

Silence.

— M'entends-tu, ma miette? »

Au centre d'une image de moi, il y a d'autres visages,
mais jamais le mien.

Si j'étais véritablement présente dans ce portrait, si j'y respirais par saccades, que mes os en saillaient comme ils débordent de ma peau, qu'on y trouvait mes pensées turbulentes, mes yeux rouges qui jamais ne se ferment, et mes secrets, et mes cicatrices, j'abolirais mon reflet. (Pour n'être pas l'autre, le félin aux canines menaçantes, la petite tare qui avale tout.) Je dois être plus similaire qu'identique.

Une ombre monte à la surface et se tient au coin des yeux, l'air de dire : l'instant est mince. J'emprunte des têtes, autant de jalousies. Qui suis-je quand je ne suis plus moi ? Je suis hantée. Je suis composée. Mes vœux et mes vertiges les plus tenaces ont les traits d'une femme engloutie à la fin du printemps.

TOUTE MON INGRATITUDE,
TOUT MON COURAGE

EXERCICES D'ENDURCISSEMENT

Écartée du lignage, sortie du rang, j'arrive chez les civilisés (les affables). Leurs manières sont délicates, la fierté y est facile à froisser, les mots bas peuvent entailler le corps plus que le verre avalé de l'enfance. Même livide et rêche, d'impatience ou de zèle, je continue de trépigner.

Je disparaissais. La répétition m'attire. Que signifie ne pas vouloir tenir son rôle ? Un parfum de cadavre se répand. J'apprends à devenir bruyante.

Mon indulgence est déraisonnable, et chaque chose reste à sa place, l'impuissance chez les filles, la fureur chez les aphones, et je regrette, je baisse la tête. Je serre les mâchoires et les poings. Je connais l'idée de la fuite mais pas encore la fuite, la fuite est l'image que je me fais de moi.

Je ne parle pas fort, je déteste mes parents quand ils le font. Ils ne savent que parler fort ou ne pas parler. Je ne les trouve pas beaux et je refuse d'être comme eux. Je retire le visage qui vient de là, je plie bagage et dans ce bagage le corps infâme et le squelette informe. Je deviens un oiseau qu'on glisse dans une poche juste un peu trop étroite.

Le moyen le plus sûr pour empêcher les gardiens de la loi de juger de mes capacités serait encore de me taire. Je m'y efforce : je m'étends à plat ventre dans la sciure de mes ongles, sur le plancher froid, je me concentre sur les échardes, les perforations, sur mon poulx, les battements qui sautent. Je m'ennuie et je ne suis pas sauvé.

Ma grand-mère avait sa petite chambre à côté de la mienne. Elle posait sur le rebord de la fenêtre son Saint-Christophe en plâtre peint à la main et béni. Elle l'avait acheté à l'oratoire. Elle avait monté à genoux les deux cent quatre-vingt-trois marches. Elle accrochait son chapelet sur la corde à linge et, si je croyais aux choses qui ne sont pas terrestres, je pourrais croire que grâce à elles je collectionne les extases. J'ai de quoi tenir. Je n'ai pourtant de foi qu'en des choses très douces, comme les joues de ma grand-mère, ouatées par la cortisone.

Je pense savoir vivre, j'essaie des manières, elles ne collent pas, elles glissent sur moi comme un tapis sous les pieds, une lame sur le poignet, une corde au cou. Je me fais peur devant le miroir. Je délaisse l'idée de me montrer au grand jour. Je retourne tâter les parois de mon sexe, respirer l'odeur de mes sécrétions.

J'utilise des instruments de cuisine rouillés, leur coupure est moins nette. Je m'exerce aux supplices. Je m'affame, casse les miroirs, avec les éclats je dessine dans mes paumes. Je me rase les cheveux jusqu'à l'ur-tication du crâne. Je m'entraîne à la résistance, je pare tous les coups. Je consigne mes progrès. Sur la flamme d'un briquet, je parviens à poser la pulpe de mon index sans ciller, je résiste quinze puis trente puis soixante secondes, des minutes et des heures entières, je parcours des livres, des cuirs simples, des matières frelatées, du bout de mon doigt roussi. La peau brûlée est perméable et les nerfs hostiles, la frontière s'amincit entre ma vie et celle des autres. Je retiens ma respiration. J'étudie la noyade. Je connais le moment où il faudra quitter les profondeurs et j'attends. Je me regarde nue jusqu'à ne plus me voir.

Je macule mon visage de chaux et de ciment, je replace mes os dans leurs gonds. Je voudrais inventer une langue qui aurait le goût du sang sec (fais-le!). Les murs de la cuisine se rabattent en un dôme lisse.

J'ai fabriqué des bombes, choisi mes cibles minutieusement : les flaques d'eau et les voitures stationnées, les vitrines, ma salle de bain, le dos des cuillères, les portes des trains dans les tunnels obscurs. (Le lendemain, les autorités ne recensaient aucun blessé, sauf une fillette et son ambition dévorante.) Au moins la foule ne m'a pas vue pleurer.

Je coule de l'étain dans mes veines pour me rappeler le poids de mon corps. Je ne dors pas. Je prépare les reliques que je laisserai aux barbares.

Pour colmater les fuites, ma miette fait son cinéma muet, revenant, sans cesse revenante, photographie d'une ruine ni blanche ni noire. Je colle face à face nos visages dans un cahier pour verser les propriétés de l'une dans l'autre. Au creux de mon poing, je mélange des couleurs nouvelles.

Moi, je n'ai qu'un visage et il est bleu et il est sourd et, sous les rayons différés d'une étoile, il se change en nuée d'insectes, cette chose terrible soustraite à notre ressemblance. D'ici la fin de ma vie, j'aurai tout perdu. J'aurai perdu ce qu'on appelait la hâte, je prendrai mon temps, je me glisserai dans sa silhouette, je m'allongerai, et je laisserai couler mes os.

Ce que j'ai appris sur le tard, je ne pourrai l'oublier. Je me souviens de tout : des incisions, des somnifères, des cris la nuit, de la fièvre déformant les visages, de l'enfant que je n'ai pas été et de ceux que je n'aurai pas. Je connais par cœur les secrets des banlieues, les coutumes institutionnelles, je sais être polie, posée, adéquate. Le rose de mes joues se module selon la lumière, je souris de ma plus belle gaieté (yeux rieurs, pommettes charnues, mine de rien). Mes cahiers se remplissent de volte-face et d'appels sanguins, de syntaxe lacunaire, de mon désir tari de plaire.

« Je t'ai attendue, et tu n'es jamais revenue.

— J'ai seulement eu le dos tourné un instant. Quand j'ai voulu aller te retrouver, la maison était dans un désordre monumental. Les adultes sont arrivés. Il a fallu répondre à leurs besoins.

— Es-tu sûre d'avoir tout essayé ?

— Je te jure, ma miette, les bêtes, les sons qui sortaient des bêtes qui sortaient de sa bouche, ça faisait peur, ça donnait envie de rentrer six pieds sous terre. C'était elles, ou c'était moi. »

Sur mes talons, une hantise qui ne se fatigue jamais.
Je ne sais pas franchir la limite du visible. Est-ce qu'il
plane au-dessus de moi et malgré moi, le ressort de
cette ascendance ? Je refuse de me contenter du pire.

J'ai lavé mes mains à la térébenthine. La crasse et le sang et la honte me sont restés sous les ongles.

LE RÊVE EST TOUJOURS AUTREFOIS

Les lumières de toutes les autres couleurs se confondent dans la clarté neutre du blanc. La nuit et la voix, lorsqu'elles sont blanches, n'ont pas les effets attendus.

« Un matin, je me suis réveillée anxieuse. Une voix me disait, avant que des bruits quotidiens ne la recouvrent, qu'elle était désolée. J'ai voulu lui répondre, mais j'avais déjà beaucoup parlé.

— Les vivants ont cette fâcheuse habitude. »

Sont blancs : les œufs, la meringue, la chair du poulet quand on le cuit, ses plumes, le riz, le sucre, les vers, le sel, la sclère, le pus, la glaire, le papier, les murs, la craie, l'arme à double tranchant.

Je me recouvre d'un grand drap. La parole était en moi, ou peut-être étais-je dans la parole comme je suis maintenant dans ce suaire. Il n'y avait aucun moyen de la sortir de moi ni de sortir d'elle. Impossible d'agir et pourtant ce qui existe a été conçu, moi comprise. Aussi longtemps qu'on n'est pas mort, fait-on semblant? Je troque la capacité de veiller un corps contre celle d'être morte.

Une réplique est, en sismologie, une moindre secousse qui succède à un séisme majeur. Au théâtre ou au cinéma, une phrase que répond un acteur à un autre. En musique, la répétition de la note fondamentale. Une réplique est une objection, une parole mordante qui réagit à une attaque. C'est une copie, plus ou moins exacte, plus ou moins conforme à l'original, d'une œuvre d'art. C'est une personne, une chose, une action qui constitue l'image parfaite d'une autre.

Toutes les nuits naît de ma bouche un animal qui tient dans le creux de ma main, un animal fragile et affriolant. Je perds la tête, le nez enfoui dans son pelage, derrière ses oreilles, enivrée de l'odeur humide de son cou, j'y resterais toute la nuit et toutes celles qui suivront. J'en prends bien soin, je déborde de tendresse, de tous les pores de mes paumes s'échappe une tendresse sincère et infinie, moite, un philtre d'amour gluant pour l'empêcher de me quitter, et toutes les nuits se noie l'animal dans le liquide suintant de mes mains.

Ma grand-mère et moi, on se rencontre quand l'insomnie traverse le mur, quand je rentre tard et vais m'asseoir au milieu du salon, mon visage un miroir d'angoisse. Elle approche, elle se pose à mes côtés, me sert un verre d'eau, me parle de la couleur des vivants et des morts (ce n'est ni le blanc ni le noir). Elle ne me demande pas ce que j'ai.

Nous nous séparerons, nous ne nous souviendrons d'aucune image. Les nuits passées ensemble ne feront qu'une. Il ne me restera que la parole et son flot délié, seulement la lumière, les caresses sur la joue. Sa joue de papier bible. Ma joue comme un fruit. Aveugles et fatiguées, nous nous reconnaissons même si nous sommes repliées sur nous-mêmes. La nuit n'est pas la nuit si nous la passons debout et ensemble, si nous la consacrons au calme.

Nous parlons des gens que nous avons quittés, des paysages somnambules et des eaux extravagantes qui se lèvent lorsque nous fermons les yeux, de ce que c'est de ne pas être d'accord, de s'arranger toutes seules. Nous partageons la même énigme.

L'IDÉE DU BLANC,
SANS PLUS

Épilogue

Les arbres dont les feuilles et les fleurs tombaient sont tombés, l'horizon se dégage. Aucune menace dans ce dépouillement. Je convoque le souvenir des jours d'avant les jours. Je suis sans cesse d'avance, incomplète et stupide. Un accident m'appelle. C'est pour les autres qu'on ne meurt pas, ce n'est pas pour soi.

Les apparitions s'interrompent. Une jeune femme gît dans la lumière de la chambre froide. Une fine pellicule sur ses fruits globuleux, le tissu lisse de son visage divisé en autant de loges. Les vertèbres de son cou se prolongent en racines endémiques. On ne sait de quel matin, de quelle chaleur, provient la blancheur bleuâtre de sa peau.

Sa forme alanguie connaît l'extérieur et l'intérieur.
À bout de souffle, je renonce à lui tenir la main. J'accepte d'être cruelle et coupable. J'accepte d'effacer son nom.

J'ai nettoyé les taches incriminantes. Je cherche une façon de revenir au monde. La face ronde et picotée des albums d'autrefois, je ne la reconnais plus, je ne reconnais plus son sourire de petit clown triste planté tout nu, avec aplomb, dans les souliers de course de son père, une serviette de bain défraîchie autour de ses longs cheveux roux. Je ne reconnais plus le corps plat d'avant les déformations du sexe, les nœuds des chevilles dans des souliers trop grands. Je faisais mon cirque, j'étais une petite comique, je n'étais pas là, j'étais ailleurs, je faisais bien semblant, je jouais bien à l'enfant.

Patiemment, j'existe, dans les fosses creusées pour les dépouilles des garçons et des filles, pour les restes des os rompus qui s'entrechoquent. Dans l'odeur de terre humide, nous partageons nos sandwiches au fromage jaune coupés en triangles, nos blagues obscures, nos rires fous de petites folles, nos trucs mnémotechniques pour nous rappeler l'ordre des planètes.

Je voulais être la gardienne de l'espoir insensé. J'aurai été une amante cannibale. Ai-je tout gâché? J'ai avalé tout ce que j'ai aimé. Je n'ai jamais su garder une distance raisonnable, respectable, ne pas en dire trop, en dire assez. J'ai toujours eu très, très faim. J'exige la plus parfaite perfection, même si je ne suis qu'une fraction de femme ordinaire. Je frémis, mais je n'ai pas de couleur.

Seuls les spectres ont une couleur. Chacun la sienne. Un immeuble a poussé dans les décombres de notre caverne. Les spectres habitent une chambre vacante à côté des vivants. Je ne les ai pas sauvés, pourtant ils sont là qui trinquent à ma santé. J'aurais envie de les serrer dans mes bras. Mais si je les étouffais encore ? Leurs voix vibrent, superposées. Une ombre inconnue s'approche de moi, elle glisse un bout de papier dans ma main. Le plan d'évacuation du bâtiment. Elle s'en va, la petite fille, comme elle est arrivée.

L'aube est rouge et sonore et je danse sur le toit. J'ai laissé tomber ma robe à mes pieds. Mes cris sont opaques. Je tends les mains dans l'air lourd, j'aime la proximité de l'abîme, me tenir là où ça finit.

À partir d'une certaine hauteur, je n'ai plus le vertige. Je deviens capable d'un amour inédit, capable de supporter la lumière, sa crudité, son crépitement discret, ses allées et venues. Je prends la joie pour ce qu'elle est, une version miniature de la mort, qui interrompt le temps avant de s'interrompre.

EMPRUNTS

- 13 *un arbre qui tombe* — Gabrielle Wittkop
- 20 *peau de rhinocéros* — Gilles Deleuze
- 21 L'AUTEUR. *Mais enfin, Angela, qu'est-ce que tu fais ?*
ANGELA. *Je m'occupe de la vie* — Clarice Lispector
- 25 *j'apprends à bien faire pour ne pas me faire remarquer*
— Annie Ernaux
- 28 BRAVO LES MORTS — Dorothee Volut
- 49 *jardin de ruine et de lilas* — Alejandra Pizarnik
- 67 *toute mon ingratitude, tout mon courage*
— Sylvie Laliberté
- 86 *le rêve est toujours autrefois* — Georges Didi-Huberman
- 95 *l'idée du blanc, sans plus* — Samuel Beckett
- 102 *j'exige la plus parfaite perfection* — Alejandra Pizarnik

« JE VOULAIS FOUILLER MON OMBRE »

AUTOportrait DE LA POÈTE
EN FŒTUS, EN ÉCOLIÈRE, EN MORTE,
EN MONSTRE

Entretien avec Karianne Trudeau Beaunoyer

Dans le prologue de Je suis l'ennemie, la narratrice raconte sa naissance. Deux petites filles jouent sous une table où elles ont jeté une couverture. Quand leur bien le plus précieux, une bille de verre appelée la perle, roule à l'extérieur, il faut sortir pour la récupérer. Une des petites filles écarte le rideau noir. La lumière l'éblouit. Au creux de sa main, la perle retrouvée n'est plus qu'une bille. La caverne sous la table a disparu, et sa jumelle est morte, à moins qu'elle n'ait jamais été qu'une invention : celle qui aurait pu naître à sa place, apparaître à sa place dans les albums de famille, fuir à sa place une maison peuplée de fantômes dépourvus de curiosité ou de désir. Je suis l'ennemie raconte l'histoire d'une enfant qui se prépare à partir, d'une jeune femme qui part. Pour y réussir, elle essaie par dizaines des costumes et des masques, à la recherche du plus parfait, et se donne une nouvelle langue, afin que personne ne discerne en elle le monstre qu'elle voit dans le miroir et dont la voix, chargée d'injonctions et de reproches, l'accompagne partout où elle va.

Avec ce livre, lauréat du prix Émile-Nelligan et finaliste au prix Alain-Grandbois, Karianne Trudeau Beaunoyer nous a offert un magnifique récit de soi par poèmes, où elle se demande ce qu'il en coûte pour se libérer d'un héritage de violence, d'une oppression devenue loi intérieure. Par courriels, nous avons échangé sur l'autoportrait, sa portée politique et son potentiel de guérison et de subversion ; sur une écriture de la transformation qui explore la profonde étrangeté du réel et du soi ; sur l'angoisse de finir un premier livre et tout ce qui change une fois que celui-ci existe.

— A. M.

¶ ALEXIE MORIN — *Je suis l'ennemie* est traversé par des images aussi nombreuses que prégnantes et limpides. On y sent une parenté avec la photographie, particulièrement le genre de l'autoportrait. On pense à l'œuvre de Francesca Woodman, à ses silhouettes en mouvement, en suspension, dont on n'est jamais certaine qu'elles sont en train d'apparaître ou de disparaître, ou encore à ces jeunes femmes montrant et observant leurs corps, posant nues avec des miroirs qui cachent où révèlent la peau, la chair, mais surtout exposent le jeu des regard qui se construisent mutuellement, et peut-être à l'infini. On pense aussi aux autoportraits obscènes, grotesques et paradoxalement pudiques de Cindy Sherman qui, en 1991, disait au *Guardian* : « Je sais qu'une image fonctionne quand je ne m'y reconnais pas du tout, quand j'ai l'air d'un corps mort ou d'une personne absolument autre.¹ » À quel point ce rapport à l'image de soi et au regard de l'autre a-t-il joué dans l'écriture du livre ?

¶ KARIANNE TRUDEAU BEAUNOYER — Pour écrire *Je suis l'ennemie*, j'ai ouvert les albums photo de ma famille, comme l'enfant dans la scène inaugurale du livre. C'était bien moi qui m'y trouvais représentée, mais je ne me reconnaissais pas. J'étais clownesque, farceuse, solaire, j'avais

1. Judy Rumbold, « My vile bodies: Cindy Sherman interview – archive, 1991 », *The Guardian*, 10 janvier 1991 [nous traduisons].

l'air radieuse ; je ne me rappelais pourtant pas avoir été autre chose que mélancolique, fascinée par la mort, toujours au bord des larmes, insatisfaite et boudeuse. Les images fondatrices de *Je suis l'ennemie*, ce sont celles de ces albums-là, très littérales. Dans ce livre, les poèmes s'inspirent de la manière dont le regard de l'enfance déforme la réalité, ou la reformule, la réinvente, pour révéler ou camoufler ses secrets et ses tabous. Mes textes parlent du réel, de la profonde étrangeté du réel. J'y tiens beaucoup, à cette étrangeté. Je ne sais pas si c'est à cause du sentiment de manquer de possibles que j'ai pu éprouver en grandissant dans un milieu défavorisé et peu scolarisé, mais j'ai toujours eu un besoin impérieux d'échapper à ma vie et de l'élucider à la fois, en ayant recours aux ressources de l'imaginaire. Petite, j'arrivais difficilement à me défaire de l'impression que mon corps était dans mon chemin, qu'il m'empêchait, me retenait, alors que mon esprit était sans limites – dans ma tête, je pouvais sans conséquences aller jusqu'au bout d'une idée, visiter les sanctuaires les plus improbables. Mais l'épreuve de la réalité était tout autre. Je me demande si ce sentiment d'être encombrée par son corps ne découle pas aussi d'une certaine manière d'éduquer les filles, qui veut les rendre sensibles aux perceptions des autres, très promptes à se conformer aux attentes des autres, des attentes qui créent une forte dissonance, parce que c'est tout simplement impossible d'y répondre, de répondre à toutes ces attentes. Ça prend du temps, ça prend des années pour se rendre compte de cette impossibilité-là. Est-ce que ça ne serait pas ça, précisément, qui m'attire tant chez Woodman et Sherman, et que j'ai cher-

ché dans l'écriture, cette façon d'exprimer la dissonance, de l'exagérer, de la rendre visible plutôt que cachée et honteuse ? Si je ne sais pas qui je suis, puisque je suis un écran, un miroir, pour les désirs des autres, puisque je suis tout ce qu'on veut de moi, pourquoi ne pas être quelqu'un d'autre, pourquoi ne pas *jouer*, volontairement, à ne pas me reconnaître ? Il s'agit peut-être, pour celles qui choisissent l'autoportrait, de reprendre le contrôle de l'image qu'elles donnent à voir d'elles-mêmes, de prendre le parti de la pose plutôt que du naturel : ainsi leur image ne s'inscrirait plus dans un registre de prédation – où on l'aurait capturée, attrapée au hasard. Les autoportraitistes sont averties, au même titre que les modèles de Diane Arbus, de ce qui les attend ; elles le déclenchent elles-mêmes, avant que leur image ne soit utilisée contre elles. Elles décident d'occuper les espaces de représentation et non plus de s'y retrouver contre leur gré, pour le plaisir du regard des autres. Leurs pratiques posent ainsi la question de la place qu'occupent les sujets illégitimes dans l'économie de la production et de la circulation des images. Ces femmes qui se mettent elles-mêmes en scène, simultanément sujet et objet du regard, se soumettent, de leur plein gré, à un processus dont elles contrôlent tous les paramètres.

Je travaille depuis 2017 à l'écriture d'une thèse de doctorat sur l'autoportrait en littérature – autoportrait entendu comme discours autoréflexif sur la figure de l'écrivain·e et son travail. Je m'intéresse aux rapports que la littérature noue avec la photographie et la mort, mais pas forcément aux mises en scène de la fin de vie. C'est la relation qu'entretiennent les auteurs et les autrices avec

l'idée de la fin qui m'interpelle, surtout : l'image, finie, de ce que l'auteur-riche n'est plus mais que le livre préserve ; ce qui s'est transformé dans l'écriture ou a transformé l'écriture ; la fin d'un projet, l'écriture qui doit s'arrêter pour qu'on puisse lire le texte ; ou encore la peur de la fin et le désir de créer une image de soi qui durerait. Je me demande si se représenter, c'est aussi se suicider, si exister dans le regard d'un autre, se donner à voir, c'est se traduire ou se trahir, abandonner une partie de soi-même, mourir un peu. Ces réflexions théoriques ont nécessairement informé l'écriture et les réécritures de *Je suis l'ennemie*. En organisant dans ma tête et dans ma thèse des concepts et des observations sur d'autres textes, je développais des outils pour appréhender des aspects de ma propre écriture qui m'échappaient peut-être, et qui auraient pu continuer de m'échapper.

¶ A. M. — Ton livre raconte l'histoire d'une prise de parole, l'histoire d'une jeune femme luttant pour se libérer de « la maladie de ne pas parler ». Cette maladie, comment la définirais-tu ? Peut-on s'en libérer ? Peut-on en *guérir* sans se faire violence ?

¶ K. T. B. — Cette question en appelle pour moi une autre, impossible : comment peut-on être née de la mort, être née morte ? C'est-à-dire, comment vivre lorsque tout concourt à nous étouffer, lorsque l'histoire familiale qui nous est léguée nous pèse dès la naissance et nous empêche de nous raconter (à nous-mêmes, et pas seulement ni nécessairement dans les livres) ? Cela peut-il déterminer toute une

vie ? Que faut-il trahir, en soi et hors de soi, pour rejoindre le côté des vivants ? Comment remplir cette béance, combler l'appétit insatiable de l'enfant qui se démène pour exister ? Il y a quelque chose d'absurde et d'arbitraire, qui dépasse l'entendement, dans le fait d'être la personne qu'on est et pas une autre, non ?

J'aime la littérature qui travaille au cœur de la question de la transformation et des métamorphoses, à la fois des apparences, mais aussi du soi, qui observe ce qui se produit lorsque nous laissons agir sur nous toutes sortes de ratés, des échecs, lorsque nous refusons de résister aux chocs. Je me méfie néanmoins de l'idée de « guérir ». Comme Philippe Forest, je crois de plus en plus que la littérature est là pour inquiéter, pas pour réparer. Mais peut-être suis-je seulement sur la défensive, parce que je suis fatiguée qu'on parle des livres qui travaillent avec la vie comme d'outils de thérapie.

Il existe des hiérarchies sociales qui décident de la valeur et de la dignité qu'on accorde à certaines vies et qu'on refuse à d'autres. La *maladie de ne pas parler* affecte surtout les vies non dignes, les équilibres fragiles, ceux qui pourraient s'effondrer si on regardait en face toutes leurs tares et tous leurs problèmes. Comme s'il y avait quelque chose de performatif dans le fait de dire qu'une dynamique nous rend malade. Comme si la maladie n'existait pas tant qu'on ne s'était pas résolue à la nommer. Quelque chose de paradoxal, aussi, puisqu'en guérir ne devient possible, il me semble, qu'en acceptant de dire ce qui ne se dit pas, ce qu'on nous a toujours intimé de taire et de cacher. Quant à moi, je voulais observer la cruauté qui anime ceux qui,

de par leur position sur l'échiquier social ou familial, sont perçus comme faibles ou inoffensifs. Ils ne sont pas moins nourris de haine que ceux qui la leur ont servie. Je voulais fouiller mon ombre.

¶ A. M. — C'est dire que ton travail montre, à travers une perspective très singulière, très intérieure, un processus de reproduction sociale, un conflit avec ce processus. Qualifier un livre comme le tien d'*outil de thérapie*, ce serait le priver d'une part importante de sa portée non seulement politique, mais esthétique; d'un autre côté, il n'y a rien de honteux à créditer la littérature d'un certain pouvoir de guérison. Quoi qu'il en soit, et comme tu le démontres, ce choix de mots ne doit rien au hasard. On a encore, c'est triste de l'admettre, plus de facilité à voir dans des livres signés par des hommes, même des livres qui seraient aussi introspectifs que le tien, des objets littéraires et de pensée susceptibles de représenter la société entière. Mais toi, au-delà de ces perceptions, penses-tu avoir écrit un livre politique?

¶ K. T. B. — L'écriture de soi n'est pas incompatible avec le politique, mais je ne sais pas si *Je suis l'ennemie* est un livre politique. À sa sortie, une des angoisses que j'avais, peut-être informée justement par mon désir involonté d'être un homme qui produirait des objets littéraires et de pensée, c'était d'ailleurs le fait que j'avais parlé de choses matérielles, de violence, d'amour, de pauvreté, mais sans formuler de critique autre qu'implicite des structures qui nous gouvernent.

Un ami m'a déjà dit : « Écrire sur la pauvreté, c'est accepter de ne jamais le faire de la bonne façon. » Depuis toujours, j'ai de la difficulté à accepter ça, à accepter de me tromper, de ne pas dire ou faire la bonne chose, alors souvent je reste immobile, je me laisse porter par le courant, mais de plus en plus je me rends compte que je dois d'abord faire, puis composer avec ce que j'ai fait.

Je suis l'ennemie n'est pas un livre politique, mais s'il y a une chose qu'il défend ou veut défendre, c'est l'enfance. J'ai l'impression qu'on écoute peu, qu'on n'écoute pas assez ou pas du tout ni les enfants ni les aînés. Peut-être que les adultes sont comme les bourgeois : ils ne portent pas attention aux plus vulnérables qu'eux, ils ne le peuvent pas parce que leur équilibre, l'équilibre de leur monde et la place qu'ils y occupent seraient mis en péril. J'avais envie d'écrire un livre qui dise : « Les enfants nous entendent. Ils nous voient aller. Ils savent qu'on fait de notre mieux, même si parfois le mieux n'est pas assez. Le mieux ne sera jamais assez puisqu'ils veulent tout. » Je voulais un livre qui rappelle que les enfants ont le droit d'être des enfants. Je pense que pas mal d'adultes ont en eux un enfant qui n'a pas pu être un enfant et que c'est à l'origine de beaucoup de malheurs – politiques ou non.

¶ A. M. — De plus en plus souvent, pour parler d'histoires comme la tienne, on emploie, comme tu le sais, l'expression *transfuge de classe*, concept emprunté à la philosophe Chantal Jacquet auquel s'identifient des écrivains comme Édouard Louis et Annie Ernaux. Le terme produit une synthèse à priori utile, voire séduisante, de la réalité dont

parle ton livre, celle d'une personne qui quitte son milieu d'origine pour en intégrer un nouveau, mais il porte aussi des connotations négatives assez lourdes. Est-ce que tu t'y identifies? Quel écho cette idée trouve-t-elle dans ta pensée, ton écriture?

¶ K. T. B. — Les récits de transfuges de classe sont pour la plupart des récits de « réussite ». Ils ne peuvent qu'être cela. Le simple fait de pouvoir écrire, parler, être écouté·e, entendu·e, implique déjà d'avoir quitté la position qu'on occupait, car de cette position, la création d'un récit cohérent, ascendant le plus souvent, est impossible. Je n'écris pas avec des mots de pauvre, parce que, ces mots, je les ai presque tous perdus. Jusqu'à très récemment, je désespérais de m'en défaire, de vivre comme si je n'avais jamais eu d'autre langage que celui dont je me sers aujourd'hui. Cette voix que j'ai polie soigneusement, comme on polit un diamant qui finit par nous aveugler. Je suis toutefois de moins en moins attirée par ce qui brille et je me méfie de plus en plus des apparences, des surfaces lisses, des façades sans fissure, des conventions de politesse.

Chez moi, quand j'étais enfant, on parlait pauvre. Parler pauvre, c'était crier; c'était insulter, faire taire, pleurer. C'était boudier. C'était reprocher. Je pensais que la maison était le monde, j'ai dû en sortir pour réaliser que ce n'était pas partout pareil. Moi qui espérais passer le plus inaperçue possible, j'ai eu très honte. De retour chez nous, j'avais très peur quand les gens sortaient de leurs gonds. Je me suis mise à surveiller mes gestes et à désapprendre ceux qui trahissaient mes origines, j'ai étudié les exigences

du milieu auquel je me destinais, j'ai soigné mon langage pour que rien ne dépasse, pas le moindre signe d'emportement, pas le moindre signe de spontanéité – celle dont faisaient preuve les gens de mon enfance, la spontanéité de la personne qui a, depuis qu'elle est née, le même entourage, qui n'en a jamais changé. Ça ne me paraissait pas très cher payé pour intégrer un monde qui m'était inconnu, à l'université, aux études supérieures, un monde rassurant où chacun savait se tenir, débattre sans casser d'objets, un monde calme, où les règles étaient claires et ne semblaient pas varier au gré des humeurs de quiconque, où je pouvais être bonne élève. Je l'ai chéri, ce monde, mais de cette fille admirant l'autorité qui en retour la méprisait souvent, il ne reste pas grand-chose aujourd'hui. Il en reste moins qu'à la parution de *Je suis l'ennemie* en tout cas. Si je le pouvais, je retournerais derrière pour la prendre, cette fille, dans mes bras, et lui dire qu'elle n'a pas à faire semblant d'être ce qu'elle n'est pas. Mais pouvait-elle faire autrement ? Avait-elle le choix ?

Il m'est arrivé souvent, à l'université – assise dans un amphithéâtre pendant un cours, dans la dernière rangée d'une salle en plein colloque ou à une table de conférence en séminaire, en entrant dans le local réservé aux docteurs, devant mes étudiantes et mes étudiants lorsque j'ai enseigné pour la première fois, en saluant le directeur du département croisé dans le couloir –, de rêver que quelque chose viendrait percer la bulle de perfection dans laquelle j'avais l'impression de me trouver. Dans mes fantasmes, j'ébranlais ce qui me paraissait si rigide que je m'en sentais comme statufiée : j'imaginais que quelqu'un se levait

et se mettait à danser, qu'un autre poussait un cri d'animal, que mon sourire se transformait en grimace, et moi en gorgone devant les piédestaux, qu'un sacre s'échappait de ma bouche devant un jeune homme mesquin et fier d'étaler son savoir. Personne n'a jamais dansé, crié, grimacé, sacré ailleurs que dans mes rêves, et surtout pas moi, qui en suis incapable et le resterai probablement toujours. Je suis parfois triste de ne pas avoir réussi à apprendre à parler autrement qu'en instillant la plus grande distance possible entre moi et le lieu d'où je viens. Ne pouvons-nous faire entendre les voix d'autrefois qu'après les avoir perdues ? Je veux dire : ne peut-il y avoir de discours sur la pauvreté que dans la langue de celles et ceux qui l'ont quittée, puisque celles et ceux qui y sont restés n'ont pas accès aux espaces où ils pourraient être entendus ?

Je pense au syntagme, tellement banal qu'on ne le voit plus, de la *femme forte*, dans des phrases comme « une femme forte qui ose et s'affirme », « le courage des femmes fortes qui osent dénoncer », « une femme forte et indépendante », et je me demande : Mais qui peut être une femme forte ? La femme forte est-elle la version féministe du *self-made man* ? Ma mère n'a pas pu être une femme forte. Pour chaque *femme forte*, combien de *femmes faibles* ? Et le sont-elles vraiment, faibles, celles qui se taisent, celles qui sont prises dans des relations toxiques et ne s'en échappent pas, celles qui endurent quotidiennement des violences sans les dénoncer ? Est-ce qu'on ne pourrait pas plutôt s'arranger pour que les femmes n'aient pas à être *fortes* ni les pauvres *débrouillards* pour qu'on leur accorde la dignité ? Je n'ai pas l'impression non plus d'être une femme forte,

mais je parle, même si je ne peux le faire dans la même langue que ma mère.

¶ A. M. — La publication d'un premier livre, en particulier un livre aussi personnel, peut avoir pour son autrice quelque chose de l'ordre d'un saut dans le vide : on se place dans une position de grande vulnérabilité, on a l'impression de se révéler entièrement. Mais créer un auto-portrait, comme tu l'as dit plus haut, c'est fabriquer une image de soi qui peut-être nous masque autant qu'elle nous montre. Plus d'un an après la parution de *Je suis l'ennemie*, ton regard sur ce livre et plus généralement sur l'écriture a-t-il changé ? Ou plutôt, avoir terminé, publié ce livre a-t-il changé quelque chose dans ta pratique, dans ta réflexion ?

¶ K. T. B. — Dans les semaines qui ont précédé la publication, j'ai vu s'effondrer les défenses psychiques que j'avais savamment mises en place au fil des années. Je sais que ça n'a l'air de rien, que c'est peut-être risible, mais j'avais mis tous mes efforts, toute la force de mon être dans la fin du livre, même si le livre n'est pas moi, même si un livre, aussi autobiographique ou soupçonné de l'être soit-il, ne colle jamais parfaitement à son autrice. Cette volonté totale, ou cette volonté de totalisation, je la vois maintenant comme très proche du fantasme ardent de l'enfant qui veut tout. Je crois que je ne pourrai qu'être plus détachée dans l'écriture, dorénavant, que je ne l'étais à ce moment-là. Pas moins engagée, mais engagée à une plus saine distance ?

En finissant le livre, je me suis donc retrouvée aux urgences, en pleine névrose hypocondriaque, certaine que

j'étais en train de mourir. Sallie Tisdale, ancienne infirmière en soins palliatifs, écrivaine et essayiste, raconte dans un de ses livres que, dans sa vie à elle, la peur de la mort est apparue à une époque où elle exerçait et revendiquait de plus en plus sa force et sa puissance. Sa peur était en partie celle d'être une adulte à part entière – elle avait peur parce qu'elle grandissait, parce qu'elle changeait, parce que le temps passait. « J'avais pris conscience de ma propre nature périssable – la *mienne* – qui ne ressemblait à celle de personne d'autre. C'était la *mienne*² », écrit-elle. Si dans mon livre il s'agissait peut-être de cerner la mort de l'une et la vie de l'autre, ma propre peur de mourir signalait-elle que je prenais enfin conscience de *ma* nature périssable ou, pour faire simple, de *ma* vie ? Des limites de ma vie, enfin détachée de celle des membres de ma famille, libérée de l'ombre de ma jumelle morte, de l'enfant qui aurait pu être à ma place ? Je ne sais pas. Cette histoire de gémellité perdue, ma mère me l'a racontée, il y a longtemps, comme si de rien n'était. Je n'ai jamais su si je pouvais la croire sur parole. J'ai quand même décidé de donner à cette figure le rôle du double constitutif de tant d'autoportraits, mais peut-être jouais-je avec le feu : pour la psychanalyse, évoquer le jumeau perdu, c'est protéger le *moi* de sa destruction, mais aussi, bien sûr, faire signe vers la mort. C'est un signe avant-coureur de la mort elle-même.

Dans mes bons jours, les jours où je me sentais coura-

2. Sallie Tisdale, *Advice for Future Corpses (and Those Who Love Them): A Practical Perspective on Death and Dying*, Touchstone, 2018, p. 23 [nous traduisons].

geuse en tout cas, j'avais envie de mener avec *Je suis l'ennemie* une vraie charge contre le principe de la famille, contre l'étonnement ou le scandale de ne pas l'aimer ou de ne pas s'y sentir bien, quitte à assumer le malaise qui suivrait forcément. « Forcément » parce que, c'est bien connu, le « je » lyrique est celui du poète, pas du poème, et le poème est une expression de la subjectivité comme telle, en l'occurrence celle de Karianne Trudeau Beaunoyer racontant son enfance, son histoire... On allait croire, bien entendu, que c'était moi qui parlais, que c'était une version authentique de moi-même et non une version choisie ou commandée par le livre : les gens comme moi, malgré tous les privilèges que j'ai pu acquérir, on les assimile tout de suite à leur propos, on les confond volontiers avec leurs œuvres. Comme si parler du réel empêchait tout recul, était contraire à toute possibilité de fiction, n'admettait aucune imagination. Comment alors s'en prendre à cette institution, sachant qu'on risque de blesser les personnes qui, pour nous, ont endossé le rôle de membres de la famille et à qui on ne veut pas de mal pour autant ? Je ne voulais pas mener une charge contre *ma* famille. Je ne voulais pas remettre entre les mains du livre le sort de mon histoire.

Cette histoire, ce que je voulais en dire, c'est qu'on ne peut jamais être sûre de rien, ni de soi ni de son histoire.

Montréal – novembre 2021

TABLE

| | |
|---|-----|
| <i>Prologue</i> – Où vont les morts? D'où viennent les enfants? . . | 11 |
| 1 Avant la mue | 23 |
| 11 Toute mon ingratitude, tout mon courage | 67 |
| <i>Épilogue</i> – L'idée du blanc, sans plus | 95 |
| <i>Entretien avec Karianne Trudeau Beaunoyer</i> | 109 |

ÉCHO POÉSIE

- 01 Alexie Morin, *Chien de fusil*
- 02 Michaël Trahan, *Nœud coulant*
- 03 Alain Farah, *Quelque chose se détache du port*
- 04 Mylène Lauzon, *Holeulone*
- 05 Annie Lafleur, *Rosebud suivi de Bec-de-lièvre*
- 06 Maggie Roussel, *Les occidentales*
- 07 François Rioux, *Soleils suspendus*
- 08 M. K. Blais, *Tabloïd*
- 09 Laurie Bédard, *Ronde de nuit*
- 10 Charles Dionne, *La main invisible*
- 11 Karianne Trudeau Beaunoyer, *Je suis l'ennemie*
- 12 Maggie Roussel, *À l'œil nu*

Composé en Renard N° 2,
un caractère créé par Fred Smeijers en 1992
pour The Enschedé Font Foundry.

—

Achevé d'imprimer au Québec
en mai 2022 sur papier Enviro Édition
par l'Imprimerie Gauvin.